

Naked

Fais-moi mal, Johnny

Julie Demers

Numéro 295, mars 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78210ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2015). Compte rendu de [Naked : fais-moi mal, Johnny]. *Séquences : la revue de cinéma*, (295), 31–31.

Naked

Fais-moi mal, Johnny

Le Johnny de **Naked** demeure l'un des personnages les plus fascinants du cinéma britannique des années 90. Souvent comparé à *Zadig*, *Hamlet*, *Jésus et Bouddha*, l'insaisissable va-nu-pieds est devenu le symbole d'une génération brisée par des années de thatchérisme. À Cannes, il a séduit le jury et fait connaître David Thewlis au monde entier. Portrait d'un antihéros plus grand que nature.

Julie Demers

Londres est grande. Londres est sale. Johnny erre. Le vagabond ne cherche rien, sauf peut-être un misérable comme lui avec qui discuter. La quête s'avère difficile, impossible même, car tous ceux qu'ils rencontrent au hasard ne pensent qu'à manger, se battre, copuler.

Voici l'Angleterre rêvée par Thatcher. Alors que les entreprises sécurisent de luxueux espaces vides, les habitants occupent des appartements si petits qu'ils se comparent à des cercueils. Lorsqu'ils n'ont pas de toit sur la tête, les déshérités rôdent dans les rues, font du surplace. Tous semblables, ils ne se parlent pourtant jamais. Ils crient. Et quand leurs chairs se frôlent, ils le font non pas par désir de découvrir l'autre, mais pour ressentir enfin quelque chose. Ils ne se touchent pas; ils se frappent. Ils ne s'embrassent pas; ils se dévorent. Ils ne baisent pas; ils se violent.

Dans **Naked**, la nudité du titre ne suggère pas uniquement le costume d'Adam. Elle renvoie surtout à un corps qui cherche à se dépouiller et à se libérer de la productivité, un corps qui ferait contrepoids à la vision néolibérale de l'époque Thatcher, marquée par une croissance économique accrue au détriment de la population. Contrairement aux personnages qu'il rencontre, Johnny n'a rien à voir avec « une machine à manger, une machine anale, une machine à parler, une machine à respirer »¹. Il ne dort pas, ne se nourrit pas. Il ne travaille guère et semble agir sans raison. Mais Johnny est tout sauf passif: il refuse la misère, le statisme, l'enfermement. Tel un lion en cage, il ne cesse de bouger. Il se tend et se détend au fil des pensées qui le traversent. Il va vers autrui. Il donne la main, brandit le poing, puis tend la joue. Aussi frappe-t-il lorsqu'on le supplie de le faire. Johnny est tout à la fois: tendre et brutal, moral et immoral.

Le flux chez Johnny est aussi parole, souffle, cri et bruitage. À l'inverse des autres personnages pour qui les mots restent coincés dans la gorge, ceux de Johnny sont éloquentes. Sa voix est à l'image de ses désirs: elle passe des déclamations au babillage en quelques instants. Il n'hésite pas à détruire les illusions des autres et à les blesser pour les sortir de leur *statu quo*. Quand une femme lui demande s'il a quitté Manchester par ennui, Johnny répond: « *Was I bored? No, I wasn't fuckin' bored. I'm never bored. That's the trouble with everybody – you're all so bored. [...] [Y]ou've had the universe explained*



Trouver un endroit où rester, quitte à expérimenter sur place

Comme le dit Johnny, il ne suffit pas de chercher où aller, il faut aussi trouver un endroit où rester – quitte à expérimenter sur place. L'errance est une échappatoire séduisante, mais à trop traîner dans les rues, on finit par s'y emprisonner.

to you and you're bored with it, so now you want cheap thrills and, like, plenty of them, and it doesn't matter how tawdry or vacuous they are as long as it's new.» Johnny ne part pas à la recherche du nouveau pour le nouveau. Il vit au présent et le réinvente. Il ne s'intéresse d'ailleurs pas au passé, ni ne se projette dans le futur: selon lui, l'homme disparaîtra (enfin) en 1999. « *You can't make an omelet without cracking a few eggs... And humanity is just a cracked egg... And the omelet stinks.* »

Mais **Naked** est loin de faire l'apologie de l'intensité². Le vagabond paie durement ses excès: il succombe momentanément au désespoir, se fait tabasser et passe à deux doigts de devenir une loque. Le film semble poser la même question que Deleuze: à quoi bon expérimenter si c'est pour anéantir le devenir? La fuite ne peut durer éternellement ni prendre toutes les formes. Comme le dit Johnny, il ne suffit pas de chercher où aller, il faut aussi trouver un endroit où rester, quitte à expérimenter sur place. L'errance est une échappatoire séduisante, mais à trop traîner dans les rues, on finit par s'y emprisonner. **Cote: ★★★★★**

¹ À propos des machines désirantes et du corps sans organes, voir Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*. Paris, Minuit, 1972, p. 7.

² Voir Pierre-Alexandre Fradet, « L'éternel retour de l'érotisme: au-delà de l'intensité », dans Simon Laperrière et Éric Falardeau (dir.), *Bleu nuit. Histoire d'une cinéphilie nocturne*. Montréal, Somme toute, 2014, pp. 74-80.

■ L'HISTOIRE DE JOHNNY | **Origine:** Grande-Bretagne – **Année:** 1993 – **Durée:** 2 h 06 – **Réal.:** Mike Leigh – **Scén.:** Mike Leigh – **Images:** Dick Pope – **Mont.:** Jon Gregory – **Mus.:** Andrew Dickson – **Son:** André Jacquemin, Ken Weston – **Dir. art.:** Alison Chitty, Eve Stewart – **Cost.:** Lindy Hemming – **Int.:** David Thewlis (Johnny), Lesley Sharp (Louise), Katrin Cartlidge (Sophie), Greg Cruttwell (Jeremy) – **Prod.:** Simon Channing Williams – **Dist. / Contact:** Criterion / Séville.